

Michelet – Premiers mots

Maria Juliana GAMBOGI TEIXEIRA¹
Université Fédérale de Minas Gerais (Brésil)

Parmi les *topoi* de la fortune critique de Michelet, l'un des plus pérennes concerne le thème de la « langue impossible », qui a constitué un argument fort en faveur de la dimension proprement littéraire de cet historien. Nous connaissons le célèbre extrait de *Nos Fils*, de 1869, où Michelet se plaint que la langue du peuple lui reste malheureusement inaccessible :

Je suis né peuple, j'avais le peuple dans le cœur. [...] Mais sa langue, sa langue, elle m'était inaccessible. Je n'ai pas pu le faire parler².

Tout aussi connue est la lecture, devenue classique, de Roland Barthes, selon laquelle ce rapport problématique à l'expression serait le fait – sinon le symptôme – de la modernité de Michelet :

Il a peut-être été le premier des auteurs de la modernité à ne pouvoir que chanter une impossible parole³.

Hypothèse d'autant plus imposante qu'elle trouve des aliments dans toute l'œuvre micheletienne, qui n'est pas avare en images nouvelles traduisant ce rapport à la fois problématique et fécond avec l'ordre langagier.

Ainsi, dans le journal de 1857, la « nouvelle langue », ouverte aux phénomènes du corps, de la matière, dont Michelet dit qu'il faut oser la parler sans rougir⁴. Ou encore, dans le même *Journal*, mais quinze ans auparavant, il est question de faire face aux « silences de l'histoire, ces terribles points d'orgue, où elle ne dit plus rien et qui sont justement ses accents les plus tragiques⁵ ».

Tous ces exemples attestent de la vigueur et la constance avec laquelle la « question langagière » s'impose et accompagne la réalisation de l'œuvre micheletienne. Comme nous l'avons vu avec Roland Barthes, elle a pu inspirer des lectures orientées plutôt vers la force scripturale ou la modernité de ce

1. Je remercie la CAPES (Coordenação de aperfeiçoamento de pessoal de nível superior) pour le soutien apporté à ce travail.

2. Voir Jules Michelet, *Nos Fils*, dans *Œuvres complètes, tome XX*, Paris, Flammarion, 1987, p. 498.

3. Roland Barthes, *Michelet par lui-même*, dans *Œuvres complètes, tome I*, Paris, Éditions du Seuil, p. 349.

4. La note de 27 juin 1857 consigne son désir : « Oser une nouvelle langue, non celle de l'innocence barbare, qui disait tout sans rougir, n'en sentant pas les profondeurs, non celle de la fière Antiquité, qui usait et abusait, méprisait l'humanité, – mais celle de la tendresse moderne, qui, dans les choses du corps, sent et aime l'âme, ou plutôt ni l'âme ni le corps, mais partout l'esprit : la langue d'un Rabelais sérieux et aimant. » Jules Michelet, *Journal* t. II, Paris, Gallimard, p. 334.

5. Michelet, *Journal*, tome I, p. 378.

texte. Or, quelque actuels qu'ils puissent paraître, il se trouve que ces exemples sont aussi et avant tout des indices de quelque chose de moins « moderne », et peut-être même de moins « littéraire », parce que relevant plus du contexte de formation de Michelet, aussi bien que de ses choix théoriques. En effet, il n'est pas trop aventureux de soutenir que la présence de ce qu'on appellera la « question langagière » chez Michelet⁶ relève sans doute moins d'une trajectoire singulière que d'un parcours commun et courant au dix-neuvième siècle en France.

Bien sûr, s'agissant d'une telle œuvre, dont la structure et les enjeux semblent toujours aller à l'encontre de nos habitudes de pensée et de nos bornes disciplinaires⁷, la contextualisation pourrait avoir l'inconvénient de relativiser la spécificité et l'originalité de l'œuvre. C'est pourquoi nous avons choisi de nous pencher non pas sur les textes les plus connus de l'historien, mais sur ses tout premiers tâtonnements.

En ce sens, la lecture du *Caractère des peuples retrouvé dans leurs vocabulaires* s'avère fort intéressante, surtout pour comprendre le rôle du langage dans les années de formation de Michelet. Considéré aussi bien par la critique que par l'historien lui-même comme son premier vrai projet de recherche, *Caractère* n'a connu d'autre débouché que les notations éparses consignées dans le *Journal des Idées*. Ce journal, partie intégrante des *Écrits de Jeunesse* – lequel inclut aussi le *Journal* des années 1820-1823 et le *Mémorial* – couvre une période (1818-1829) d'« intense effervescence intellectuelle⁸ ». Antérieures, voire quasi-contemporaines de ses tous premiers pas intellectuels, ces notes de jeunesse offrent un panorama assez riche de ce que fut le monde des Lettres françaises dans les trois premières décennies du XIX^e siècle, tout en étant aussi un témoignage particulier des années de formation de Michelet.

Dans ce *Bildungsroman*, la question du langage se dessine à l'évidence comme le grand enjeu de l'intellectuel en herbe, qui se trouve alors à la croisée des chemins, ne sachant pas encore s'il trouverait à employer son penchant philosophique ou s'il fallait se reconvertir dans une autre discipline. Cela est particulièrement clair quand on se penche sur ce projet inaccompli⁹. *Caractère*

6. Cette appellation est, de toute évidence, inspirée par les grandes questions qui ont occupé le XIX^e siècle, telles que la question sociale ou la question féminine.

7. Je suis de très près ici l'argument de Jean-Michel Rey, dans sa postface à la réédition de la *Philosophie de l'histoire de France* d'Edgar Quinet, préface intitulée « Edgar Quinet, le méconnu » (Paris, Payot, 2009).

8. Paule Petitier, *Jules Michelet : l'homme histoire*, Paris, Grasset, 2006, p. 64.

9. Paul Viallaneix, à qui on doit aussi bien l'organisation de ces notes de jeunesse, que le point de départ pour cette communication, y remarque la vocation formatrice de ce projet. L'argument de Viallaneix, visant pourtant la modernité de Michelet, reprend le problème au sein de la révolution copernicienne qui a été l'examen kantien du monde de la représentation. Du côté des mots, les effets de cette révolution sont pour beaucoup dans la structuration de ce qu'on pourrait appeler, sous l'inspiration de Viallaneix, une langue romantique: « La grammaire générale, qui se fait à la valeur représentative des mots ou même des sons, s'efface devant la philologie, qui identifie le langage à un ensemble d'éléments formules et s'aperçoit que chaque langue dispose d'un espace grammatical autonome. Il s'ensuit que l'attention se porte du signifié vers le signifiant, du message vers l'émetteur, de la capacité indicative vers l'énonciation des mots, de la langue fixée vers la langue vivante, de l'écrit vers la parole. Il apparaît que les langues ne sauraient traduire, dans leur

se démarque d'abord des autres textes fragmentaires de Michelet par sa capacité à s'offrir en tant que cadre théorique, apte à condenser et à généraliser les autres ébauches de projet qui pullulent un peu partout dans le *Journal des idées*. Son exemplarité tient donc à son pouvoir de condenser presque tous les autres sujets de recherche/écriture envisagés par le jeune Michelet, dans une période particulièrement féconde en expérimentations diverses. En effet, aussi bien dans l'*Essai littéraire sur les historiens latins* (1818) que dans l'*Essai sur la culture de l'homme* (1822) ou *Les Études du poète* (1823) – titres à peine formulés tout au long du *Journal des Idées* –, on retrouvera toujours les mêmes axes, devenus structurels dans *Caractère*, et qui dessinent un cadre où la philosophie, la littérature et l'histoire se rejoindront par le biais du langage. L'importance de *Caractère* ne réside donc pas tant dans sa relative pérennité vis-à-vis des autres projets – pérennité d'ailleurs douteuse vu qu'il n'en sera question dans le *Journal* que trois fois – qu'en ce qu'il les condense et les traduit dans des termes plus abstraits. Mais il y a davantage : cette importance – soulignée non seulement par la critique mais par Michelet lui-même dans les années suivantes – tient aussi au fait que ce texte est contemporain de la découverte par Michelet de Giambattista Vico, découverte dont il porte témoignage.

Le rôle de la pensée de Vico sur l'édifice historique bâti par Michelet n'est pas un sujet de débat ici. Bien sûr, les écarts de la lecture micheletienne de Vico n'en font pas un commentateur autorisé. Il se trouve, cependant, que ce rôle n'a jamais été au juste celui que Michelet s'est assigné. Tout comme avec les autres auteurs qui ont pu l'influencer (à l'égard desquels il n'a jamais manifesté autant de reconnaissance que pour Vico), Michelet ne semblait pas très à l'aise à l'idée d'être le disciple de qui que ce soit, préférant se poser en successeur, sur un pied d'égalité : « J'ai fait un extrait de la *Science nouvelle* que je crois très complet ; j'espère y avoir marqué l'unité du système beaucoup plus qu'elle ne l'est dans l'original », écrit-il, encore tout jeune (1825), à Cousin¹⁰. Délit de jeunesse, peut-être, qui ne cessera de s'aggraver, au fil des ans et à la suite de son œuvre.

S'il est donc admis qu'un Vico, certes très personnel, traverse l'œuvre de Michelet, et que la pensée de ce dernier est avant tout une pensée *de* et *sur* la langue, suivant la lecture qu'en fait Jürgen Trabant¹¹, il n'est pas incongru de

diversité, une vérité universelle et éternelle, mais qu'elles reflètent la manière dont chaque peuple regarde, entend, flaire, tâte et transforme la part du monde qu'il s'approprie » (Paul Viallaneix, « Les silences de l'histoire », *Romantisme*, n° 10, 1975, p. 49).

10. Lettre citée par Paul Viallaneix dans l'Introduction aux *Œuvres choisies de Vico*. Voir Jules Michelet, *Œuvres complètes, Tome I, op. cit.*, p. 261.

11. Je souligne l'importance des travaux de Jürgen Trabant, en particulier ses propos sur la sématologie de Vico. Voir Jürgen Trabant, *La Sématologie de Vico*, dans Rénaud Girard (dir.), *Recherches sur la pensée de Vico*. Paris, Ellipses, 2003. Sans vouloir reprendre tout l'argument, je rappellerai l'hypothèse de Trabant, d'après laquelle Vico est « le premier philosophe qui “parle à partir du langage”, c'est-à-dire le premier qui pense la pensée à partir du langage » (p. 53).

se demander si Vico a suscité ou bien révélé le tropisme langagier de Michelet, lequel était plus ou moins prédisposé à entendre et à adhérer à une telle philosophie du langage.

Dès lors, analyser l'avant-scène de sa rencontre avec Vico permettrait de poser les bases sur lesquelles a pu reposer cette rencontre, les éléments qui ont permis à ce philosophe de devenir le principal socle théorique du travail de Michelet. Des éléments de réponse peuvent être, à notre sens, trouvés dans la lecture des notes relatives à *Caractère des peuples*.

Trois notes font donc référence à ce projet, et elles sont d'intérêt inégal. La première, datée de septembre 1819, n'a guère d'autre mérite que cette antériorité :

En lisant Sophocle, je conçus le projet d'un livre que je pourrai bien faire : *Caractère des peuples trouvé dans leur vocabulaire*. Ajourné. Je me demandai aussi alors pourquoi la langue française n'est plus poétique, et je voulus examiner cette question par écrit (*Écrits de Jeunesse*, p. 224).

La piste de Sophocle nous faisant toujours défaut, la jeunesse de Michelet – il venait d'avoir ses vingt et un ans – explique peut-être la raison pour laquelle le projet inaccompli apparaît d'abord comme un livre que « je pourrais bien faire ». Mais la présomption juvénile disparaîtra vite face à l'ampleur de la question.

Ainsi, en décembre 1823, lorsqu'il y revient pour la deuxième fois, il semble, cette fois-ci, moins convaincu de pouvoir liquider son sujet à aussi peu de frais. En effet, la complexité des considérations notées à cette date la signale comme une sorte de point d'ancrage de la question, cette annotation s'imposant comme le témoignage le plus complexe et exhaustif de la recherche autour de *Caractère*.

Dès les premières lignes, l'ampleur du défi se dévoile, d'abord traduite par l'examen lexical auquel s'adonne Michelet, dans le but d'y trouver le titre le plus susceptible à combler son dessein :

J'ai repris le *Caractère des peuples trouvé dans leur vocabulaire*, ou : Le génie et l'histoire des peuples trouvés dans leur langue (ou dans leur vocabulaire ?), ou : L'histoire trouvée dans les langues, ou : Le génie des peuples trouvé dans leurs langues, ou : L'histoire des institutions et des mœurs trouvée dans les langues, ou : Du langage dans ses rapports avec la civilisation, ou : L'histoire de la civilisation retrouvée dans les langues¹².

Cet examen des titres est en soi intéressant, mais ce passage ne prend pleinement son sens qu'à la lecture du relevé bibliographique qui suit

12. Jules Michelet, *Écrits de Jeunesse*, texte intégral, établi sur les manuscrits autographes et publié pour la première fois, avec une introduction, des appendices, des notes et des nombreux documents inédits, par Paul Viallaneix, Paris, Gallimard, 1959, p. 228.

immédiatement. En effet, s'y mêlent des références attendues et d'autres qui le sont moins et relèvent davantage de choix personnels :

Voir Cesarotti. *Saggio sulla philosophia delle lingue*; *Cratyle* de Platon; Vico. *Antiquissima*, Gibbon, chapitre I, page 72. Herder, livre IX, chapitre II, vers la fin; M^{me} de Staël, le comte de Maistre (*Soirées de Saint-Petersbourg*, I volume, page 228¹³).

Des lectures conformes à la mutation philosophique et idéologique marquant le passage de la fin du XVIII^e au XIX^e siècle : à la description des mécanismes (y compris celui de la langue) et à la systématisation des types (y compris ceux des diverses langues), succède « la conception évolutionniste, *historique*¹⁴. » Mais si l'historicisme doit occuper bientôt la scène intellectuelle dix-neuviémiste, ce rôle de clé de voûte de la pensée sur le langage est d'abord dévolu à la philosophie. Bien sûr, cette philosophie est aux prises avec l'histoire, ou plus précisément avec une conception classique de la littérature, traversée par le versant historique¹⁵. Dans ce sens, l'on pourrait penser que pour ceux qui ont été éduqués au tout début du dix-neuvième siècle, et qui héritent du siècle précédent pour la question de l'origine des langues, le passage de l'ontologie à l'historicité s'effectue sans que soit nécessairement abandonnée toute ambition métaphysique.

La démarche que la liste bibliographique de Michelet nous propose est donc tout à fait exemplaire : si la question de départ est d'ordre « linguistique », son socle sera philosophique, avec une orientation historicisante¹⁶.

La référence à Gibbon, dans ce contexte peut se prêter à ce double jeu. D'un côté, l'historien anglais était, depuis des années, céléberrime, grâce à son *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire Romain* (1776-1788), disponible en français depuis 1819, dans une traduction de François Guizot. De l'autre, Michelet semblant le lire dans le cadre de ses études sur la philosophie écossaise, il est possible encore que sa présence s'explique par des contingences professionnelles : depuis peu chargé du cours d'histoire au Lycée

13. *Ibid.*, p. 228.

14. Julia Kristeva, *Le Langage, cet inconnu*, Paris, Le Seuil, « Points », 1981, p. 190

15. Je pense ici à la notion de littérature telle que l'entend Madame de Staël dans son Discours Préliminaire à *De la littérature*. Rappelons qu'elle inclut dans la littérature « les écrits philosophiques et les ouvrages d'imagination, tout ce qui concerne enfin l'exercice de la pensée dans les écrits ». Pour ce qui est du côté chronologique de son approche, l'on se souviendra que l'ambition de l'ouvrage était justement de « suivre le progrès, et [...] observer le caractère dominant des écrivains de chaque pays et de chaque siècle » (Madame de Staël, *De la littérature*, éd. Gérard Gengembre et Jean Goldzink, Paris, GF Flammarion, 1991, p. 66).

16. Pour un panorama du débat sur le langage au XIX^e siècle, on peut renvoyer à André Chervel, « Le débat sur l'arbitraire du signe au XIX^e siècle », *Romantisme*, n° 25-26, 1979, p. 3-33, et à Alain Rey, « Du discours à l'histoire – l'entreprise philologique au XIX^e siècle », *Langue française*, Année 1972, Volume 15, , p. 105-115.

Sainte-Barbe, le jeune philosophe doit sacrifier sa passion première à une discipline qui a le mérite de lui permettre de gagner sa vie¹⁷.

En revanche, les titres de Herder et de Vico, bien davantage évocateurs de l'œuvre à venir, ne sont là qu'à titre de jalons pour une recherche future et leur fécondité ne lui apparaîtra qu'à la lecture¹⁸.

Mais si la liste bibliographique de Michelet semble plutôt conforme à l'air du temps, et si elle peut même trahir un penchant plus philosophique – en accord, enfin, avec ses prétentions professionnelles –, le penchant historicisant des commentaires de Michelet ne tardera pas à se montrer. Certes, à la même époque, « Victor Cousin fait [alors] rage à Paris », et Walter Scott répand partout la fièvre de ses romans historiques, dont Michelet sera l'une des victimes, dévorant cinq de ses romans pendant le seul mois de septembre 1822¹⁹. Mais chez Michelet seulement, ce virage historicisant sera indissociable de la réflexion sur le langage.

Revenons donc à l'examen des titres d'ouvrage donnés par Michelet. Si leur seule énumération ne nous éclaire pas assez, il faut considérer attentivement le premier développement direct qu'en propose l'auteur :

Avec un certain nombre d'exemples bien choisis, on peut montrer le génie d'un peuple dans son vocabulaire. Mais pour y trouver son histoire, il faut savoir : 1° l'histoire du peuple ; 2° celle de la langue. Cette dernière histoire suppose une lecture attentive des auteurs dans tous les siècles. Y a-t-il des livres sur l'histoire des langues ?²⁰

L'expression de Michelet est ici légèrement ambiguë, du fait du glissement du génie du peuple à « son histoire » (du peuple ? du génie du peuple ?), néanmoins elle laisse apparaître l'impossibilité de saisir l'histoire du génie d'un peuple. Voilà qui contrarie sérieusement les discours philosophiques de l'époque, et notamment ceux d'inspiration romantique, ou

17. Pour ce qui concerne la biographie de Michelet, le lecteur consultera avec profit Paul Viallaneix, *Michelet, les travaux et les jours* (Paris, Gallimard, 1998) et Paule Petitier, *Michelet, l'homme-histoire*, (Paris, Grasset, 2006).

18. Sans doute Herder sera plus important pour Edgar Quinet – qui, d'ailleurs, le traduira – que pour Michelet, auteur de la version française de la *Science Nouvelle*. Quoique l'influence de Herder soit à considérer avec attention, il ne faut pas oublier que c'est à Vico qui revient le lot plus important dans la configuration de l'œuvre de Michelet. Pour la référence à Melchior Cesarotti, on peut penser qu'elle est d'abord circonstancielle, dans la mesure où ce professeur padouan de grec et hébreu fut l'un des protégés de Napoléon et que, par cela même, il vit son œuvre diffusée en France ; en ce sens, son importance est d'abord celle d'un médiateur entre Michelet et l'œuvre de Giambattista Vico.

19. D'après Paule Petitier, Michelet lit pour la première fois Walter Scott au moment où il s'enthousiasme pour la philosophie écossaise et pour la littérature anglophone d'une manière générale. Pour ces références aussi bien que pour celles concernant Cousin, voir Paule Petitier, *Michelet – l'homme-histoire*, *op. cit.*, p. 55.

20. Michelet, *Écrits de jeunesse*, *op. cit.*, p. 228.

encore ceux qui chercheront à étaler des modèles fixes d'évolution historique²¹.

Plus curieuses encore sont ses remarques d'ordre linguistique. Car si Michelet sépare l'histoire et le génie, il pense pouvoir déceler ce dernier dans ce qu'il appelle le vocabulaire, à quoi on ne saurait réduire la langue, qu'il rapproche de l'histoire. Autrement dit, il semble proposer deux sortes d'ensembles, organisé en binômes d'éléments *a priori* proches mais non pas tout à fait superposables : d'un côté vocabulaire/génie, de l'autre langue/histoire. Le génie donne à entendre l'écho de l'histoire mais ne se confond pas avec elle, de même que le vocabulaire est une partie de la langue sans pour autant l'épuiser.

Cette différence entre des termes issus des deux couples *génie/histoire* et *vocabulaire/langue*, fait aussi appel à une différence d'ordre synesthésique, le premier terme renvoyant à une sorte de stabilité alors que le second implique une dynamique. Voici comment cette distinction apparaît du côté de la langue :

Dans leur vocabulaire promet infiniment moins que : *dans leur langue*. Dans le premier cas, les exemples ne seront choisis que parmi les mots. Dans le second, parmi les mots isolés et parmi les combinaisons des mots. Ceci comprend le caractère de la grammaire et particulièrement de la syntaxe, les idiotismes indépendants de la syntaxe et, enfin, les locutions proverbiales²².

Ceci étant, il est à supposer que le même principe vaut pour la paire *histoire/génie*. D'après le *Journal*, le problème épistémologique de fond auquel fait face Michelet se trouve non pas tant du côté de la nature des langues et des peuples que de leur histoire.

Qu'une telle étude historique des langues, qu'il pose comme condition de possibilité de son projet, n'existe pas, ne le démotive guère ; au contraire, il y trouve un nouveau défi, un nouvel horizon de recherche. Ainsi, il note :

Peut-être, quand on s'en sera plus occupé, cela formera-t-il une science à part, sous le titre de *philosophie historique des langues*. Cette science serait, en effet, un produit de la philosophie, de l'histoire et de la philologie, comme de la géométrie et de la minéralogie la cristallographie, comme de la zoologie et de l'anatomie proprement dite l'anatomie comparée²³.

S'il n'envisage pas encore où pourrait se trouver cette philosophie historique des langues, il est très conscient des conditions auxquelles elle doit répondre. Ainsi, il s'agit avant tout de mettre en œuvre une science. Il est impossible à ce stade de ne pas voir dans la toute prochaine découverte de la *Science Nouvelle* de Vico la réponse aux attentes exprimées ici par Michelet,

21. Je pense surtout aux modèles de type biologique, dont celui qui prône le primat de la race, du milieu et du climat comme préfiguration d'un peuple. Dans le milieu historiographique dont fait partie Michelet, les travaux des frères Thierry sont le modèle de ce courant théorique.

22. Michelet, *Écrits de jeunesse*, op. cit., p. 228.

23. *Ibid.*

comme lui-même le dira dans la toute dernière note sur le *Caractère*, sur laquelle nous reviendrons. Mais restons pour l'instant dans l'avant Vico, lorsque, ignorant encore le grand projet de son maître napolitain, Michelet définissait pour son propre compte l'idéal scientifique :

En effet, quand les observations auraient été répétées et recueillies dans des ouvrages spéciaux sur un grand nombre de langues, ne pourrait-on pas classer ces observations et en faire des formules générales, de sorte que, les mœurs et l'histoire d'un peuple données, on pût indiquer précisément le caractère de sa langue, et que (ceci pourra être utile), la langue d'un peuple donnée, on pût retrouver ses mœurs et peut-être une partie de son histoire ? Alors il y aurait réellement ce qu'on appelle une science²⁴.

Il s'agit ici d'un projet de connaissance qui nous semble plus préoccupé de dévoiler une histoire à demi-effacée qu'à découvrir ou redécouvrir une langue quelconque. Mais s'il s'éloigne ainsi du grand chantier de l'indo-européen, Michelet n'est pas très loin non plus de considérer les artefacts langagiers comme étant plus aptes (que les coutumes) à révéler l'histoire ou à fournir certaines preuves à son propos. Plus encore, il serait possible de considérer que, d'après lui, il n'y aurait d'histoire scientifique qu'avec ou par les langues. Autrement dit, pour le tout jeune Michelet (qui n'est pas encore un historien) l'histoire ne pourrait être conçue en tant que projet scientifique autonome que par le socle que lui fournirait une certaine sagesse linguistique, soutenue et administrée, évidemment, par la démarche philosophique.

J'oserais dire qu'aucun genre de recherche ne porte avec lui tant d'intérêt. [...] Malheureusement, jusqu'ici, ce genre de recherches a été assez négligé. Aucun écrivain, que je sache, n'a cherché ces rapports dans la langue grecque. Funccius et quelques autres, qui ont parlé en passant de ces analogies dans leurs histoires de la langue latine, étaient trop exclusivement philologues pour sentir toute l'importance philosophique d'une telle étude. D'ailleurs, ils n'ont guère marqué que les mots techniques qui ont successivement indiqué l'histoire des mœurs. Cela n'apprend rien ; c'est ce que l'histoire nous dit déjà. Peu importe de remarquer que le nom de César devient un nom de dignité. Mais les expressions qui, sans être techniques, portent l'empreinte du gouvernement, des mœurs d'un peuple, voilà ce qui éclaire l'histoire²⁵.

Il est évident que cette sagesse n'a rien d'une ambition proprement philologique, s'éloignant dès le départ des acheminements qui ont bâti la route de cette discipline :

Il ne s'agit pas de multiplier les citations et de les coudre ; il faut tâcher de généraliser certaines remarques, de se faire des principes, s'il se peut, et de placer les exemples seulement quand ils se présenteront. Il faut choisir non seulement dans le vocabulaire, mais dans la langue. Il faut tâcher de montrer dans les langues les révolutions qu'elles ont subies, correspondant à celles que subissait la société. Un

24. *Ibid.*

25. *Ibid.*, p. 230.

pareil ouvrage, ayant la preuve de sa vérité dans l'histoire des mœurs, déjà connue, n'a pas pour but de la faire connaître, mais de l'appuyer. Pour emprunter une expression à l'arithmétique, ce sera la preuve de l'histoire des mœurs²⁶.

La langue serait la preuve de l'histoire des mœurs : Michelet nous parle d'une histoire qui est foncièrement, structurellement comparée ; et qui nécessite le soutien d'autres savoirs, en particulier un savoir d'ordre linguistico-littéraire. Il nous décrit ainsi un modèle d'histoire qui cesserait de dire ce qui est pour extraire de la masse de l'archive des interprétations qu'il s'agit de nourrir de preuves – la langue devenant une archive de plus, moins volontaire, plus pure que les autres.

Ainsi se fait jour dans ces notes, et tout particulièrement dans cet idéal comparatiste, un avant-goût du modèle historiographique que Michelet commencera à pratiquer quelques années plus tard. Bien sûr, la découverte du système de Vico, dans la mesure où il répond aux conditions de scientificité de l'histoire, est fondamentale pour la compréhension d'une historiographie basée sur l'intrication du langage et des idées. Mais il apparaît que les ébauches de *Caractère*, au cours desquelles Michelet va rencontrer Vico, lui révéleront un Vico qu'il appelait lui-même de ses vœux, un philosophe de l'histoire parce que philosophe du langage. Et sans doute est-ce la raison de la puissance d'adhésion de Michelet à Vico, comme de l'appropriation contestable qu'il a pu en faire.

Voici Vico enfin qui apparaît dans la toute dernière note (datée de novembre 1827) consacrée à *Caractère* :

Histoire de la civilisation trouvée dans les langues. Deux parties : 1° historique. 2° métaphysique, dans laquelle on fondrait un extrait de la *Sapientia Italorum* et beaucoup de mots de la *Science Nouvelle*²⁷.

Histoire de la civilisation trouvée dans les langues pourrait être considérée comme la version avisée de *Caractères des peuples retrouvés dans leur vocabulaire*. Les deux restant inaccomplis, Michelet nous lèguera à la place un extrait de la *Science Nouvelle*, suivi de son chantier majeur – *l'Histoire de France*. Il est évident que les liens de continuité, à peine effleurés ici, sont loin d'y être établis. Reste, cependant, que par ces notes de jeunesse antérieures à sa lecture de Vico et même à sa nomination à la chaire d'Histoire à l'École normale, on découvre un Michelet qui, d'une part, s'écarte de la problématique philosophique identitaire du génie, si importante à l'époque, et, d'autre part, se détourne de la spécialisation philologique, semblant vouloir s'inventer un chemin qui trouverait dans les langues la voie vers une histoire scientifique.

26. *Ibid.*, p. 229.

27. *Ibid.*, p. 240.